

Le Moyen Âge

• 843 : partage de l'empire carolingien.

• 987-996 : règne d'Hugues Capet.
• 1066 : conquête de l'Angleterre par les Normands ; bataille d'Hastings.

• 1095-1099 : 1^{re} croisade en Terre Sainte.

• 1163 : début de la construction de Notre-Dame de Paris (—> 1245).

• 842 : *Serments de Strasbourg*, premier texte connu rédigé en langue romaine (langue d'oïl).

Serment d'assistance mutuelle de Charles le Chauve et Louis le Germanique, deux des petits-fils de Charlemagne, contre leur frère Lothaire.

• v. 1040 : *Vie de saint Alexis*, récit hagiographique.

• v. 1070 : *Chanson de Roland*, chanson de geste*.

La défaite infligée par des montagnards basques, en 778, à l'arrière-garde de Charlemagne, à Roncevaux, de retour d'une expédition en Espagne, en constitue le fondement historique, transformé et embelli par la légende.

Neveu de Charlemagne, Roland, engagé dans une croisade qui dure depuis sept ans, est victime de la trahison de son beau-père Ganelon. Affrontant quatre cent mille cavaliers sarrasins, il meurt en chrétien parfait. Charlemagne le vengera et punira le félon.

Comprenant 4 002 décasyllabes répartis en 291 laisses, la *Chanson de Roland* est la plus célèbre de nos épopées, dont on ne sait si on doit l'attribuer à un certain Turoldus.

• v. 1150 : *Couronnement de Louis*, chanson de geste. *Roman de Thèbes*, « roman à l'antique »*.

Composé d'octosyllabes à rimes plates, ce premier roman français adapte très librement le combat fratricide des fils d'Édipe.

• 1160 : *Jeu d'Adam*, drame liturgique*, le plus ancien texte dramatique connu.

La mise en scène du péché originel.

• v. 1165 : Marie de France (2^e moitié du XII^e s.) *Lais*, poésie*.

En douze lais octosyllabiques, de longueur variable (118 vers pour *Le Chèvrefeuille*, 1184 pour *Eliduc*), Marie de France réorganise la « matière bretonne ». Dans ces « Contes en vers », le merveilleux est souvent présent (*Lanval*, *Yonec*, *Guigemar*). Autour du motif de l'oiseau, messager de l'amour (*Milon*) ou symbole de la vie amoureuse (*Yonec*, *Laostic*), les lais développent une éthique de la passion, triomphant des interdits et de la mort elle-même, et qui, au moins dans *Eliduc*, se fonde et se transcende dans l'amour divin.

La chanson de geste (cf. 1070-1150)

Célébrant les *res gestae* – les exploits guerriers – des héros, les chansons de geste se regroupent en trois cycles : le « cycle de Charlemagne », le plus ancien, auquel appartient la *Chanson de Roland* ; le « cycle de Garin de Monglane », dont la figure centrale est Guillaume d'Orange ; et le « cycle de Doon de Mayence », des barons révoltés.

Si l'on ne sait à peu près rien sur leurs auteurs, il est en revanche certain que les chansons de geste relevèrent d'abord de la littérature orale, diffusée par les « jongleurs », poètes de métier.

Constituée de laisses assonancées et le plus souvent décasyllabiques, la chanson de geste possède une forte armature idéologique ; les certitudes religieuses à l'origine de la première croisade et la « Reconquista » de l'Espagne maure font de l'épopée guerrière une épopée de la foi ; l'honneur féodal, inséparable du service du suzerain, n'exclut pas l'honneur familial, qui rend l'individu solidaire de son lignage. Le héros est un et collectif, singulier par sa vie et ses exploits, et incarnation d'une communauté qui le glorifie.

Le roman « à l'antique » (cf. 1150)

« Mettre en roman », c'est d'abord « traduire » du latin en langue vulgaire. Cette *translatio* opère une médiévalisation, idéologique et sociopolitique, des sources antiques. Après le *Roman de Thèbes*, viennent l'*Encas* (v. 1156), le *Roman de Troie* (v. 1160), puis le *Roman d'Éracle* de Gautier d'Arras (1177) et le *Roman d'Alexandre* (v. 1170-1180), rédigé en un vers nouveau de douze syllabes. Si ces romans n'ont rien d'historique, tant les anachronismes semblent de règle, ils fondent une écriture nouvelle (art du portrait, poétique de la ville), en rupture progressive avec le style épique.

• v. 1170 : *Le Roman de Renart* (branches principales), roman parodique des modèles épiques.

Cet ensemble de près de cent mille vers octosyllabiques, répartis en vingt-six récits (« branches ») dus à plusieurs conteurs (dont Pierre de Saint-Cloud) est une parodie animalière de l'épopée. Autour de Noble le Lion qui possède toutes les caractéristiques du chevalier sans jamais en respecter l'idéal, gravitent le loup Ysengrin, le coq Chantecler, l'ours Brun et le goupil Renart, plus souvent trompeur que trompé. Tous vivent en une société calquée sur le modèle féodal. Violence et grossièretés désacralisent l'amour courtois dans un immense éclat de rire, aux résonances rabelaisiennes avant la lettre.

• v. 1172 : Thomas (2^e moitié du XIII^e s.), *Tristan*, roman en vers.

Appartenant au fond légendaire breton*, l'histoire de Tristan et Iseut est l'une des plus célèbres de la littérature médiévale, française puis européenne : victimes d'un philtre qui rend leur passion fatale, deux amants bravent toutes les lois sociales et religieuses et restent unis dans et par-delà la mort.

De cette œuvre existent deux versions : celle de Béroul et celle de Thomas.

Constituant la version dite « commune », le récit de Béroul (voir 1181) accumule les événements, proche en cela de la matière épique. Le philtre y a un effet limité à trois ans. Quand cessent les effets du breuvage, Tristan rend au roi Marc son épouse, et part en exil. Après avoir triomphé des barons, ses ennemis, le « chevalier aux armes noires » retrouve toutefois la belle Iseut. Rien ne suggère à la fin du récit la mort des amants et leur passion éternelle.

Chez Thomas, au contraire, le philtre n'a plus qu'une valeur symbolique : celle d'une passion fatale et éternelle. Quand elle apprend la mort de Tristan, consécutive à une blessure empoisonnée, Iseut meurt de douleur. Généreux, Marc les ensevelit dans deux tombes voisines : une ronce jaillit du tombeau de Tristan pour s'enfoncer dans celui d'Iseut. Quand on la coupe, elle repousse plus vivace pour unir les deux victimes de la « fine amor » (version dite « courtoise »).

Un *Tristan en prose*, commencé par Luce del Gast et achevé par Hélie de Boron, au XIII^e siècle, intègre Tristan au monde arthurien en en faisant l'un des chevaliers de la Table ronde.

Le théâtre religieux (cf. 1160, 1200, 1455)

Comme le théâtre antique, le théâtre français est d'origine religieuse : il naît de la dramatisation des principaux épisodes des évangiles.

- le « jeu » (ou drame liturgique) est pratiqué jusqu'au milieu du XII^e siècle (*Jeu d'Adam* ; *Jeu de saint Nicolas* de Jean Bodel) ;
- le « miracle » dérive du jeu, mais emprunte ses sujets aux légendes (très dorées) des saints. Le plus célèbre reste le *Miracle de Théophile* de Rutebeuf ;
- le « mystère », très en vogue au XV^e siècle, se concentre sur la vie et la passion du Christ. Des confréries l'interprètent, qui deviennent peu à peu de véritables troupes d'acteurs. À Paris, la « Confrérie de la Passion » en possède le monopole, de 1402 à 1548. Se déroulant sur plusieurs « journées », le « mystère » est un grand spectacle, avec ses personnages très nombreux, sa machinerie et ses décors imposants. Mêlant les genres et les tons, il fera l'objet d'une interdiction par le Parlement de Paris en 1548, pour irrespect et sacrilège. Le *Mystère de la Passion* d'Arnoul Gréban (vers 1450) reste le chef-d'œuvre du genre.

La « matière de Bretagne » (cf. 1172, 1179)

À côté du fonds gréco-romain, existe un fonds celtique. En 1135, Geoffroi de Monmouth publie son *Historia regum Britanniae* qu'un chanoine de Bayeux, l'Anglo-Normand Wace, adapte dans son *Roman de Brut* (1165), qui devient le principal vecteur de la légende du roi Arthur.

Entouré des chevaliers de la Table Ronde, le chef celtique, incarnation de la résistance bretonne contre l'invasion saxonne (VI^e siècle), tient une cour raffinée. Supprimant toute frontière entre le merveilleux et le « réel », l'ici-bas et l'Autre Monde, la « matière de Bretagne » était propre à enflammer les imaginations : prouesses guerrières, quête mystique, passion amoureuse, présence de l'au-delà. Poètes et romanciers courtois puiseront amplement à cette source.

La littérature courtoise (cf. 1179, 1230)

Liée à la vie de cour autour de grands seigneurs – d'abord en pays d'Oc, puis en Île-de-France et en Normandie –, la littérature courtoise se développe sous une triple influence : « antique », « bretonne » et méridionale grâce aux troubadours (Jaufré Rudel, Marcabru, Bertran de Born, Bernard de Ventadour).

Proposant un art de vivre fondé sur la politesse, le raffinement et la loyauté, la « courtoisie » codifie en particulier les rapports amoureux. Élaborée sur le

• 1180-1223 : règne de Philippe-Auguste.

- 1204 : IV^e croisade ; prise de Constantinople.
- 1209 : croisade contre les Albigeois.
- 1214 : victoire de Bouvines.
- 1226-1270 : règne de Louis IX (saint Louis).
- 1244 : prise définitive de Jérusalem par les Musulmans.
- 1248 : VII^e croisade.

• v. 1179 : Chrétien de Troyes (v. 1135-1185), *Lancelot ou le chevalier à la charrette*, roman courtois*.

Clerc lettré, peut-être chanoine de Troyes, Chrétien de Troyes vécut à la cour de Marie de Champagne avant de passer au service du comte de Flandre. On lui doit cinq romans, appartenant à l'univers arthurien : *Érec et Énide* (v. 1165), *Cligès* (1176), *Lancelot, Yvain ou le Chevalier au lion* (1179) et *Perceval ou le roman du Graal* (1181).

Chrétien de Troyes s'efforce de concilier l'amour courtois, par nature adultère, et la morale chrétienne. Alors qu'Yvain est coupable d'avoir subordonné l'amour à l'appel de l'aventure, Lancelot sacrifie tout à sa passion. Unique objet de l'aventure chevaleresque, l'amour devient, dans *Perceval*, une quête mystique, même si le Graal demeure une énigme (corne d'abondance irlandaise ou coupe ayant accueilli le sang du Christ?).

• v. 1181 : Bérout (2^e moitié du XII^e s.), *Tristan*, roman en vers ; voir v. 1172.

• v. 1200 : *Aucassin et Nicolette*, chantefable picarde.

L'histoire, en heptasyllabes et en prose, des amours d'Aucassin, prince chrétien de Beaucaire, et de Nicolette, jeune esclave sarrazine. Parodie et pastiche des romans courtois.

• v. 1200 : Jean Bodel (fin XII^e s.-1210), *Jeu de saint Nicolas*, drame mi-liturgique, mi-profane*.

• v. 1230 : Guillaume de Lorris (1^{re} moitié du XIII^e s.), *Le Roman de la Rose* (I), poésie allégorique et didactique.

L'œuvre comprend deux parties, la première due à Guillaume de Lorris, la seconde à Jean de Meung. Elle retrace la quête par l'« Amant », de la « Rose », déjouant « Jalousie », « Honte », « Peur », « Danger ». Usant constamment de l'allégorie, Guillaume de Lorris dessine avant la lettre une « Carte de Tendre » qui codifie l'amour courtois.

Son continuateur, Jean de Meung, plus philosophe et plus politique, substitue à l'idéal de la « fine amor », le mythe de l'âge d'or, propice à une vision « naturaliste » de la passion et à une critique des institutions (sur l'origine de la royauté, sur la noblesse, le mariage).

• v. 1260-1261 : Rutebeuf (2^e moitié du XIII^e s.), poésies satiriques et lyriques.

Auteur de nombreux « Dits », de fabliaux, de *Renard le Bestourné* (satire des mauvais conseillers), Rutebeuf pratique une

modèle féodal, la « fine amor » réside dans le « service » exclusif du chevalier, toujours aussi vaillant que dans la chanson de geste, à sa « dame », dispensatrice du « joy ». Exaltée par les troubadours puis par les trouvères (langue d'oïl), elle est autant une esthétique qu'une éthique, propice à l'épanouissement du lyrisme et à l'adoucissement des mœurs (respect des faibles, de la femme, refus de la violence dans la vie sociale). L'Église tentera non sans succès de christianiser cette « fine amor », souvent par nature adultère et présentant le danger d'une divinisation de la femme.

À cette littérature courtoise appartiennent les poésies de Marie de France, les romans en vers de Bérout et de Thomas, ou de Chrétien de Troyes et de Guillaume de Lorris. Même quand, aux XIV^e et XV^e siècles, la thématique chevaleresque perdra de sa vigueur, la poésie courtoise imprènera encore les œuvres de Christine de Pisan, d'Eustache Deschamps ou de Charles d'Orléans.

Sous des formes et des noms divers, la courtoisie – idéal plus que réalité – influencera pendant des siècles les mentalités et les conceptions littéraires (comme la préciosité au XVII^e siècle).

Le théâtre comique (cf. 1200, 1276, 1450, 1465)

Le théâtre comique du Moyen Âge revêt trois principales formes :

- le « jeu » (« drame » au sens étymologique du terme) est la plus ancienne. Le premier que l'on connaisse est le *Jeu de la Feuillée* d'Adam de la Halle (v. 1276) ;
- la « farce » (du bas-latin *farsa*, farcissure) désigne étymologiquement le mélange de différents langages et dialectes. Bâtie sur le procédé de la ruse et du renversement de situation, elle emprunte ses thèmes à la vie quotidienne. De là, une satire enjouée de la société, souvent par le biais du désir amoureux qui se manifeste sans détour. Ses personnages sont des types : charlatans, maris bernés, valets stupides. Le rire n'y a pas d'autre but que lui-même. *La Farce de Maître Pathelin* (v. 1465) et *La Farce du Cuvier* (v. 1450) sont les chefs d'œuvre du genre ;
- la « sotie » se différencie essentiellement de la farce par sa finalité : puisant ses sujets dans l'actualité, elle est militante. Des « sots » (fous) exposent, sous couvert de leur folie, des vérités dérangeantes. C'est le principe et les thèmes du « monde à l'envers ».

L'essor de la poésie (XIV^e-XV^e siècle)

Après le déclin (début du XIII^e s.) de la poésie lyrique des troubadours et des trouvères, apparaît une poésie didactique, abordant les sujets les plus variés,

• 1270 :
VIII^e Croisade ; mort
de Saint Louis à Tunis.

• 1285-1314 : règne
de Philippe le Bel.

• 1337 : avènement
des Valois ;
début de la guerre de
Cent Ans (→ 1453).

• 1346 : défaite de
Crécy.

• 1360-1380 :
règne de Charles V ;
reconquête du
royaume (avec Du
Guesclin).

• 1378 : grand schisme
d'Orient (→ 1417).

• 1380-1422 : règne
de Charles VI.

poésie populaire, pleine de verve et de compassion envers tous les « ribauds », ses frères de misère. C'est dans *La Complainte de Rutebeuf* (v. 1261) que s'épanouit son lyrisme : « Que sont mes amis devenus / Avec qui j'étais si intime/Et que j'avais tant aimés ? »

• v. 1270 : Jean de Meung (2^e moitié du XIII^e s.), *Le Roman de la Rose* (II) ; voir v. 1230.

• v. 1272 : Jean de Joinville (v. 1225-1317), *Histoire de saint Louis* (1309).

Sénéchal de Champagne, compagnon de croisade de Louis IX, Joinville rédige un récit plus hagiographique qu'historique sur « les saintes paroles et les bons faits de saint Louis. »

• v. 1276 : Adam de la Halle (2^e moitié du XIII^e s.), *Jeu de la Feuillée*, théâtre.

Branche de feuillage servant d'enseigne aux tavernes, la « feuillée » désigne aussi l'abri de verdure de la reine de mai (le mois de l'amour) et les « feuillets » d'un livre. Jouant sur ces différents niveaux de signification, Adam de la Halle met en scène les mésaventures d'Adam qui veut quitter Arras pour aller à Paris, les divagations d'un fou et le repas des fées (Morgue, Arsile et Magloire). Première pièce d'inspiration entièrement profane, le *Jeu* dénonce avec verve la société arrageoise. Par la suite, Adam de la Halle donne un *Jeu de Marion et de Robin* (v. 1284), « mise en théâtre » de deux genres lyriques, la pastourelle et la bergerie.

• v. 1364 : Guillaume de Machaut, *Le Voir Dit*, poésie*.

• v. 1374 : Jean Froissart (v. 1333-1400), *Chroniques* (1400), récit historique.

Relation fort documentée des origines de la première moitié de la guerre de Cent Ans, appréhendée sous l'angle (de moins en moins opérant) des grands féodaux et de l'idéal courtois.

• v. 1394 : Christine de Pisan (v. 1364-1431), *Cent Ballades d'Amant et de Dame* (1410).

Dialogue amoureux où la « fine amor » s'achève tragiquement par la mort de la « Dame » délaissée par l'« amant ».

• v. 1450 : *La Farce du Cuvier*, théâtre.

Les mésaventures conjugales de Jacquinet affligé d'une femme acariâtre et d'une belle-mère autoritaire.

• v. 1455 : Arnoul de Gréban (v. 1420-1471), *Le Mystère de la Passion de Notre Sauveur Jésus-Christ*, drame religieux.

En quatre journées et sur près de 35 000 vers, plus de 200 per-

individuels ou collectifs, dans des « dits » (ou « ditiés »), poèmes octosyllabiques à rimes plates.

Un tournant s'opère avec Guillaume de Machaut (v. 1300-1377), auteur du *Voir-Dit*, qui donne son aspect définitif aux « poèmes à forme fixe » que sont les rondeaux, ballades (petite et grande), chants royaux, lais et virelais.

C'est l'essor d'une nouvelle poésie lyrique avec les poèmes d'Eustache Deschamps (1346-1406) entremêlant les thèmes de l'amour et de la mort (« Nul homme ne peut souffrir plus de tourment / Que j'ai pour vous, chère dame honorée... »), du « je » et du patriotisme (à propos de la mort de Du Guesclin, par exemple).

Composée pour l'essentiel de ballades, de rondeaux et chansons, la poésie de Charles d'Orléans (1394-1465) achève de fixer les grands thèmes du lyrisme : célébration de la nature, des charmes de la paix et de l'amour, tristesse de la destinée, mélancolie et mal du pays :

« En regardant vers le pays de France
Un jour m'advint, à Douvres sur la mer,
Qu'il me souvint de la douce plaisance
Que je souloie au dit pays trouver... »

Au XV^e siècle, François Villon allie à sa maîtrise technique des qualités musicales et un sens du détail vrai et émouvant. Premier poète « mauvais garçon », il sait exprimer la détresse et la faiblesse humaines. À preuve ces « regrets » :

« Je plains le temps de ma jeunesse,
Auquel j'ai plus qu'un autre galé
Jusqu'à l'entrée de vieillesse
Qui son partement m'a scellé... »

ou cet humour macabre et tendre :

« Item, mon corps j'ordonne et laisse
À notre grand mère la terre ;
Les vers n'y trouveront grand graisse
Trop lui a fait faim dure guerre »

qui cède la place à la demande de compassion dans l'*Épitaphe Villon* :

« Se frères vous clamons, pas n'en devez
Avoir desdain quoi que fûmes occiz
Que tous hommes n'ont pas le sens rassis ;
Excusez-nous, puisque nous sommes transis
Envers le fils de la Vierge Marie. »

- 1415 : défaite d'Azincourt.
- 1422-1461 : règne de Charles VII.
- 1429-1431 : épopée de Jeanne d'Arc.
- 1453 : prise de Constantinople par les Turcs.
- 1461-1483 : règne de Louis XI.
- 1492 : découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

sonnages font revivre l'histoire de l'humanité : le péché originel (prologue), l'enfance (I), la vie publique (II), la crucifixion (III) et la résurrection du Christ (IV). La note comique est apportée par des intermèdes de « diableries » : c'est le chef-d'œuvre du théâtre religieux.

- v. 1461 : François Villon (v. 1431-ap. 1463), *Testament*.

L'œuvre de Villon comprend :

- le *Lais* (legs), testament bouffon de l'auteur en faveur de ses amis, rédigé en quarante-huit ans octosyllabiques ;
- le *Testament* ;
- des poésies diverses comprenant notamment les deux poèmes les plus célèbres de l'auteur : *La Ballade des pendus* et *La Ballade des dames du temps jadis*.

Villon s'impose comme le plus grand poète lyrique de son temps (même Boileau lui rendra hommage). Mais son lyrisme, empreint de piété, de compassion pour les pauvres, de hantise du temps qui passe et de la mort (« Frères humains qui après nous vivez... »), n'exclut pas l'ironie vis-à-vis de soi-même.

- v. 1465 : *La Farce de Maître Pathelin*.

Chef d'œuvre du genre, cette farce narre, sur le mode du trompeur trompé, les mésaventures de l'avocat Pathelin et du drapier Guillaume, doublement berné d'abord par Pathelin puis par son berger Thibaud qui, à son tour, berne Pathelin. Comique de mots, satire des professions, comique de caractère confèrent à l'œuvre une vis *comica* étourdissante et amoral.

Représentés notamment par Jean Meschinot (1420-1491) et par Jean Molinet (1435-1507), les « grands rhétoriciens » font triompher la poésie formelle par l'utilisation presque systématique des tropes. S'ils n'inventent pas des formes nouvelles (à l'exception peut-être de la « ballade balladante »), ils raffinent sur l'art de la rime. On leur doit rimes léonines, couronnées, serpentines, batelées...